

Le Nouvel An cannibale

Jean Claude Bologne

Bonjour.

Je ne vous souhaite pas la bienvenue au Centre de rééducation de la B.I.E.N. Vous n'êtes pas ici de votre plein gré et nous ne ferons rien pour y faciliter votre séjour. Il est bon de vous rappeler tout d'abord les raisons de votre présence. Vous n'êtes pas sans savoir que les bénéficiaires des revenus les plus élevés produisent le plus de gaz à effet de serre. Vous constituez un véritable danger public pour l'avenir de la planète. C'est pour cette raison que nous avons entrepris de rééduquer vos comportements.

Par votre faute, la Terre a consommé depuis le 1^{er} janvier la totalité des ressources renouvelables en un an. Ceci est d'autant moins admissible que les populations les plus fragiles, qu'il s'agisse des pays de tradition ancestrale ou des minorités vivant sous le seuil de pauvreté dans les pays prétendument développés, manquent dramatiquement des denrées vitales. Face à la finitude des ressources de la planète, la Brigade d'intervention écologique pour la Nature (B.I.E.N.) a décidé de réguler politiquement la consommation dans une double perspective :

- répartition équitable des produits de première nécessité,*
- limitation des consommations nocives afin de préserver l'équilibre écologique.*

Dans un premier temps, nous nous en prendrons aux surconsommateurs. Ceux qui, au terme d'un procès équitable, seront convaincus d'avoir épuisé leur quota annuel de produits de première nécessité devront s'en passer jusqu'à la fin de l'année. Pour s'en assurer, nous les garderons dans ce centre jusqu'au 31 décembre à minuit. S'ils survivent, ce qui fait partie des hypothèses envisageables, ils seront pourvus des règles de partage indispensable pour modifier leur comportement et éviter ainsi de se retrouver dans un an au même endroit. À bon entendeur. Qu'ils sachent que leur survie tiendra exclusivement à une robuste constitution acquise par leurs pratiques abusives et en aucun cas à un geste de compassion de la part de leurs gardiens.

Dans un deuxième temps, nos équipes scientifiques mettent en place un kit individuel de consommation équitable qui comprendra a minima

- une carte carbone à puce intégrée qui convertira en unités de pollution les achats qu'elle permettra et les décomptera d'un quota fixé de façon strictement égalitaire ; elle couvrira de façon distincte, chaque poste faisant l'objet d'un forfait spécifique, les frais de déplacement (essence, billets de train ou d'avion, achat de véhicules polluants...), les*

frais domestiques de confort (chauffage, climatisation...) et les frais d'entretien (consommation d'eau, de gaz, d'électricité)

- des tickets de rationnement pour chaque produit de première nécessité ; à noter qu'ils seront également décomptés de la carte carbone s'ils sont produits au-delà d'un rayon de cent kilomètres du lieu de consommation ;

- des bons d'achats nominatifs pour les produits de luxe dont la liste sera arrêtée chaque année par le comité central de la B.I.E.N. les produits de luxe n'y figurant pas étant interdits de vente.

Nos équipes travaillent également à un détecteur d'air pur qui en permettra une répartition équitable. Les quotas seront augmentés en fonction de la condition physique (asthme, rachitisme...) et des activités professionnelles (travailleurs manuels). Le sport de haut niveau ne sera autorisé que s'il produit une énergie consommable proportionnelle à la surconsommation d'oxygène qu'il nécessite.

Dans un troisième temps, les données recueillies seront centralisées et permettront l'obtention d'un permis de vivre si l'indice de consommation calculé au terme du bilan annuel ne dépasse pas un plafond réévalué annuellement.

Les résidents conviendront qu'ils sont privilégiés d'avoir été invités avant la mise au point définitive du programme. Ils sont invités à profiter du système de bonus-malus qui influencera leur remise en liberté.

David ne comprend pas ce qui l'a amené dans cette cellule. Il relit deux fois l'affichette placardée sur la porte. Comme tout le monde, il est sensible aux discours apocalyptiques et à l'urgence de préserver les ressources naturelles. Il a appris à éteindre en quittant une pièce, à serrer le robinet quand il se lave les dents, a fait installer des ampoules LED et une demi-chasse à pipi. Chaque jour, il a la sensation de sauver cinq ou six fois la planète sans changer fondamentalement son mode de vie. Alors, pourquoi serait-il responsable du gaspillage de la société de consommation, de l'insouciance de la génération précédente ou des caprices de la nature qui réserve l'eau du robinet aux pays où il pleut ?

Bien sûr, il a entendu parler du Nouvel An cannibale, organisé au jour du retournement. Régulièrement, mais de plus en plus tôt, une ONG dont les calculs sont tout aussi régulièrement contestés fixe le jour où la planète a épuisé les ressources renouvelables de l'année. Cette année, c'était le 1^{er} juillet. Nous avons ce jour-là consommé tous les poissons, toutes les céréales, tous les légumes que la Terre est capable de produire en un an. Le 2, nous avons commencé à vivre à crédit. Tout doit être nuancé, bien entendu,

selon les pays, les habitudes alimentaires, la mauvaise foi des consommateurs et la rareté des produits. En mettant bout à bout les informations alarmistes dont on est bombardé, de mauvais plaisants ont conclu qu'il est plus écologique de manger du homard que du cabillaud, puisque le nombre restreint de consommateurs ne menace pas l'espèce ! Entre collègues, la plaisanterie a circulé à propos d'un scandale récent.

Mais depuis quelque temps, un groupe vaguement écolo célèbre à la date du « basculement » ce qu'elle nomme le Nouvel An cannibale, l'entrée dans les mois où l'Humanité commence à se dévorer elle-même. Et puisque le 1^{er} janvier est symbolisé par un Janus aux deux visages, l'un jeune pour l'an qui s'ouvre et l'autre vieux pour celui qui s'achève, le Nouvel An cannibale est incarné par deux visages portant les pires stigmates de la vieillesse, strictement identiques, sinon que l'un est blanc et l'autre noir.

Il secoue la porte, crie, frappe. Et retombe, étourdi. Il n'a plus la force de sa révolte. C'est dans un état semi comateux qu'il entend enfin la porte s'ouvrir. Des ombres passent, le ramènent rudement sur sa couchette. Des hommes costauds, cagoulés. Il peine à garder les yeux ouverts, à articuler des mots de sa bouche pâteuse. Le plus urgent lui vient comme un dernier souffle.

« Soif.

- Tu as soif. Oui, bien sûr. Et tu as dû consommer 25 m³ d'eau depuis le début de l'année, dont 1 % seulement pour la boisson. Avec la même quantité, un habitant de l'Afrique subsaharienne peut vivre six ans et demi. Et je ne parle pas de l'eau virtuelle, nécessaire à l'agriculture et à l'industrie. 92 % de l'eau douce...

- Soif.

- Quand tu le pourras, tu iras puiser de l'eau au puits. Tu auras droit à 1,5 litre par jour. Sais-tu que le jeans que tu portes en a nécessité près de 10.000 rien que pour être fabriqué, culture du coton, teinture, lavage, délavage, relavage ?

- Soif.

- Ne t'en fais pas, nous ne te laisserons pas mourir tout de suite. Tu auras un litre gratuit jusqu'à ce que tu aies la force d'aller jusqu'au puits. Fais attention à ne pas tout boire d'un coup. »

Un pichet de terre est posé sur la table de chevet. Un sursaut d'énergie le porte à ses lèvres. La première gorgée éclate dans son crâne comme un orgasme. Il n'aurait jamais cru que c'était si bon de boire. Une main arrête la seconde gorgée, fermement, mais doucement. Reste de compassion dans l'intransigeance du bourreau, qui sait que la soif reviendra, mais qui n'apportera pas un second pichet. David sent l'eau fraîche couler dans

son œsophage, son estomac, il la suivrait jusque dans la moindre veinule. Alors le monde reprend forme et couleur, et son gardien, visage presque humain.

Jamais il n'aurait cru pouvoir dire d'une cagoule qu'elle avait un visage plus humain que celui qu'elle dérobe.

L'AMAS AUX TRÉSORS

Alphonse Montcho

« Atelier fermé pour cause de désintérêt. »

Ce qu'il découvrit grâce au cadran luminescent de son téléphone le surprit. Il ne pensait pas retrouver intacte l'affiche qu'il avait collée sur la porte après une si longue absence. Il était revenu dans le seul but de retrouver sa lampe-torche qu'il avait oubliée. Il en avait vraiment besoin. Il voulut se rappeler les bons moments de travail qu'il avait passés ici, mais en vain. Il en ressentit même de l'amertume. Ces périodes difficiles que ne purent lui épargner les revenus de ventes d'objets bricolés étaient encore présents dans sa mémoire. Il décida de s'en aller, définitivement. Il s'arrêta après quelques pas. Il ne savait pas pourquoi. Ah oui ! la lampe-torche ! Une forte odeur de poussière avec des soupçons de moisissures et de métal rouillé l'envahit quand il accéda à la pièce. Le jeune ferrailleur la renifla longuement comme s'il pouvait en identifier les ingrédients. Il la reconnut. C'était bien celle de son atelier, mais avec une différence subtile. Comme si quelque chose lui avait donné plus de consistance.

C'était ici, dans ce petit carré tenant place d'atelier, qu'il avait passionnément vécu avec les créations de ses mains, jusqu'au jour où tout se rompit. Le dégoût pour son métier s'était installé en lui. Il voulut manifester son indifférence par un rictus, mais ne réussit pas à se convaincre lui-même. Il se dirigea vers la petite fenêtre et l'ouvrit. Un filet de vent se hâta à l'intérieur. Mais au lieu de se dissiper, l'odeur se fit plus pesante. Elle venait de la cour. Il s'empara de la lampe torche posée sur un tréteau et sortit.

Il contourna le bâtiment. Le faisceau blanchâtre perfora la toile d'ombres. Dans son champ de vision, il distingua quelque chose - un semblant de tas de... il ne savait quoi exactement. Pourtant, c'était ici qu'il rangeait les œuvres dont il était le plus fier, ce qu'il appelait « l'amas aux trésors » ! Il ne le reconnaissait pas. Pour en avoir le cœur net, il s'approcha. Il afficha une mine plus sereine ; il venait de trouver l'origine de l'odeur. Là, devant lui, toutes ses sculptures étaient empilées les unes sur les autres, jonchées de restes de nourriture.

Il comprit ! C'est vrai, ces derniers temps, il avait négligé les règles hygiéniques et écologiques. Les ordures avaient débordé des poubelles et traînaient par terre. Depuis l'atelier, il jetait par la fenêtre boîtes de conserve, canettes vides, sacs et bouteilles en plastique, plats et gobelets à usage unique. Il ne trouvait plus d'intérêt à trier les déchets.

L'amas aux trésors n'avait plus d'éclat. Debout au milieu des immondices, le ferrailleur eut un pincement au cœur. À ses pieds, la petite voiture qu'il avait promis d'offrir à son frère à Noël. Non seulement la carrosserie était restée inachevée, mais elle s'était recouverte d'une épaisse couche de rouille. Elle était irrécupérable. Comme des billes, des larmes lui roulèrent le long du visage. Il cassa sa silhouette sur un jerrycan vide, pleura pendant un moment. Il balaya rageusement ses larmes et se promit de tout remettre en ordre.

Il s'était acharné au nettoyage de l'arrière-atelier pendant toute la nuit. Dans trois sacs poubelles, il avait entassé canettes en aluminium, sachets en plastique, gobelets et assiettes jetables. Très tôt le matin-là, le soleil revint vagabonder avec entrain au milieu des nuages. Sous le hangar greffé au flanc de l'atelier, le ferrailleur ferrillait ! Soudain, une idée lui vint à l'esprit. *Ce sera un beau cadeau !* se dit-il. Il pensa à la fabrication d'une autre voiture. Il avait tous les matériaux pour une Mercedes Benz miniaturisée. Il monta aussitôt une carcasse et toutes les autres pièces nécessaires. Il ponça méticuleusement le tout. Il installa les phares de la Mercedes Benz grise qu'il couvrit avec des morceaux de bouteille plastique. Il souda très vite une plaque d'immatriculation qu'il releva de trois coups de pinceau, vert, jaune et rouge... le drapeau du Bénin.

Plusieurs jours s'étaient écoulés à Sowéto. Un soir, le jeune ferrailleur invita son frère à son atelier. Le même fut émerveillé par ce qu'il découvrit à l'arrière du bâtiment. Son aîné y avait créé un parc d'attraction. Avec les vieux pneus, il avait sculpté les animaux qu'on pouvait trouver dans les savanes et forêts africaines : éléphant, gazelle, singe, hyène, phacochère, girafe... Avec les sachets plastiques recyclés, il avait fabriqué des confettis pour la décoration. Il avait disposé un peu partout les sculptures pour donner à l'espace un air de foire d'exposition. Il héla son jeune frère.

-Viens avec moi. J'ai quelque chose à te montrer, lui dit-il avec un clin d'œil espiègle. Voici quelque chose pour toi.

-Qu'est-ce que c'est ?

-Va donc le découvrir.

Le garçonnet se pressa vers le tréteau qu'éclairaient des guirlandes. Quand il retira la nappe, il aperçut, les yeux étincelants, sa Mercedes Benz grise tant voulue.

-Oh ! Elle est magnifique ! lâcha-t-il. Mais nous ne sommes plus à Noël ?

-Si ! Aujourd'hui, nous fêtons notre Noël à nous deux.

Le garçonnet courut l'embrasser. Un sourire plein de fierté et de satisfaction auréola le visage de l'artiste. Grâce au cadeau, il avait retrouvé le goût de son métier. Pour lui aussi, c'était Noël.

La faille

Caroline Fortin

Je suis né à travers les cris, les pleurs et le sang. Je suis né avec la violence et la mort. Je suis né de la soif de les écraser. De les avilir. De les diviser. Tous.

Il a été dit que les contraires ne devaient plus s'accorder. Qu'ils existaient pour être scindés.

Le nord

le sud

Devaient désormais apprendre à vivre

Seuls.

Fait de pierres et de mortier, je tranche la terre et les individus. Je rappelle à tous que chacun a sa place. Si jadis, il y avait un « nous », il n'y a plus que moi.

1.

Ma naissance s'est accompagnée d'une pluie qui a noyé la ville des jours durant. Cela n'a pas empêché les curieux de venir me voir. Moi. La bête de scène. On m'appelait le Mur. Les citoyens me pointaient du doigt et me traitaient de liberticide. Puis, ils ont compris que pour chaque parole contre moi, il y avait un prix à payer.

Au retour du beau temps, les porteurs d'armes mirent fin à cette mascarade. Avec des coups et des tirs, on m'a restitué ce qui m'allait de droit : l'autorité, la limite, l'exclusion. Je n'étais plus une créature. J'étais un roi, un monument.

Les porteurs d'armes ont brisé les citoyens. Sous leur garde – et la mienne –, ils ont perdu toute combativité. Ils sont devenus des ombres.

2.

Seuls les porteurs d'armes osaient désormais m'approcher. Engendrer la peur, ça gonfle l'orgueil. La cigarette aux doigts, ils crachaient des insultes aux ombres comme on lance un couteau : Sale vermine ! Vauriens ! Chiens ! avant d'écraser leurs mégots contre moi. Une brûlure à la hauteur de la trahison.

Là-bas, au loin. Une ombre. Elle m'étudie. Son regard glisse sur moi, me caresse. Le contact est tendre sur ma pierre froide. Je ne suis pas le seul à l'avoir vue. Un mégot entre les lèvres, un porteur d'armes se jette sur elle. L'ombre fuit. En vain. Elle rend coup pour coup, mais n'a que deux poings. Les porteurs d'armes ont tellement plus.

On traîne l'ombre jusqu'à moi. Les porteurs d'armes se rassemblent, comme attirés par l'odeur d'une nouvelle prise. L'un lui écrase le visage contre ma paroi, l'autre la tient en joue.

La chaleur de sa peau réchauffe mes pierres. Son cœur bat contre le mien.

3.

La nuit, je suis éclairé de toute part, mais certaines ampoules ont brûlé. Par endroits, la noirceur s'agrippe à moi. Je préfère la lumière, mais pas des cigarettes. Plutôt celle du jour qui fait danser les oiseaux dans le ciel. Je ne suis pas le seul à les regarder avec l'espoir qu'un jour, il me pousse des ailes.

Une ombre se rapproche. Elle sort de sa besace
une bombe
de peinture.

Je frémis.

Elle appuie sur la soupape.

4.

Les porteurs d'armes se sont rassemblés devant moi, les bras croisés et la mâchoire serrée.

Sur mes pierres, deux cercles se chevauchent. L'un est bleu, l'autre est rouge.

Les murs comprennent la rigidité et les lignes droites. Pour les porteurs d'armes, c'est pareil. Une chose est certaine : il y a des créateurs parmi les ombres.

Les créateurs sont revenus plus nombreux. Derrière les cercles, ils ont ajouté deux mains jointes par les pouces. Comme des ailes d'anges, a dit l'un des porteurs d'armes. Ou un oiseau, a répliqué un autre. Peu importe, j'ai pensé. L'important, c'est que ce soient des ailes.

Les ombres, d'une curiosité plus forte que la peur, ont voulu voir le chef-d'œuvre. Les porteurs d'armes les ont laissé faire, préoccupés à échanger leurs fusils contre des serviettes et des brosses. Rien n'y fit. La peinture s'obstinait.

À bout de patience, un porteur d'armes a poussé un cri. En moins de deux, on déposait un outil dans le creux de sa main.

Un coup de marteau.

Deux coups de marteau.

Trois coups de marteau.

Quatre coups de marteau.

J'aurais voulu saigner comme les humains. Ils auraient vu qu'il n'y a rien de plus douloureux que de se faire couper les ailes.

5.

Les patrouilleurs se sont multipliés. Rien ni personne n'était plus protégé que moi. Ou plus malheureux.

Peu de temps après le couvre-feu, un son a brisé la nuit. Les porteurs d'armes ont sursauté. Ils étaient prêts aux bombes, aux tirs, aux pleurs, aux cris... à tout, sauf à la musique.

Un saxophone ? a dit l'un. Ou une clarinette, a répliqué un autre. Peu importe, a tranché celui qui a manié le marteau. Apportez-moi ce musicien.

De concert, les porteurs d'armes se sont précipités vers l'ouest de la ville. Ils se sont immobilisés quand la musique a cessé. Ils sont restés en alerte quelques secondes avant qu'un autre instrument ne reprenne l'air. Le groupe s'est séparé et la moitié s'est hâtée vers l'est. Avant qu'ils aient pu localiser son origine, le silence est revenu.

Peu à peu, des ombres tiraient les rideaux pour risquer un coup d'œil. La ville retenait son souffle. Puis, la mélodie a repris. Les porteurs d'armes ont tourné sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils comprennent. Le son venait de l'autre côté du mur.

6.

Le soleil n'était pas levé que les porteurs d'armes ont fouillé chez les ombres pour débusquer les armes du crime. Ils ont tout pris : la peinture, les instruments de musique, les partitions et même les livres, au cas où.

Ils ont créé un brasier avec le papier et confisqué le reste.

7.

Entre deux patrouilles, un porteur d'armes s'est immobilisé sous une ampoule brûlée. Une ombre l'a rejoint.

Le porteur d'armes a déposé un sac aux pieds de la visiteuse. L'ombre l'a ouvert. Ses doigts ont touché le métal froid d'un instrument de musique. Elle a souri avant de disparaître.

8.

Quand les ombres se sont rassemblées, pioches et pelles en mains, je n'ai pas frémi. Au contraire, si cela avait été possible, j'aurais ramolli mon mortier, j'aurais réduit ma densité et ma dureté. Ma poussière aurait valsé avec le vent et, ainsi, je serais devenu oiseau.

Leurs pioches et leurs pelles ne m'ont pas détruit. Pas vraiment.

Un créateur a réclamé quelques pierres pour une sculpture. Je repose au même endroit que lorsque j'étais un mur, mais je suis aujourd'hui un symbole de liberté, comme un pont entre

le nord

et

le sud.

9.

Je suis né avec la soif de les écraser, de les avilir, de les diviser. Tous.
J'ignorais alors que j'étais une anomalie architecturale : une faille.
Ou une opportunité de création.

Note de l'auteure : La murale de ce texte est inspirée par l'œuvre Growth de l'artiste Meggs, peinte dans le Détroit aux États-Unis.

Le flambeau

Maya Bou Chebl

Une joie s'était emparée de moi, comme un enfant, lorsqu'on m'annonça que ma faculté fermerait ses portes. Après deux semaines intenses de cours, je n'avais qu'une seule envie, que ça s'arrête, ne serait-ce que pour quelques jours.

Les premières semaines à la maison avec ma famille furent une cure. Auparavant, ma vie suivait un rythme effréné, entre sorties et études, je n'avais jamais assez de temps. Les vingt-quatre heures d'une journée ne me suffisaient pas. Peu importe la vitesse à laquelle je progressais, le temps avait une longueur d'avance sur moi. Je courais derrière les aiguilles d'une montre endiablée qui s'étaient enfin figées aujourd'hui. Mes échéances furent suspendues, je n'avais plus à m'essouffler en essayant d'attraper un temps qui ne dépérissait jamais.

Malheureusement, il ne s'était jamais arrêté. C'était le monde qui s'était arrêté. Les secondes, les minutes, les heures et les journées défilaient et chez moi je restais confinée. J'étais coupée de la vie au cœur de la ville. Prisonnière dans ma propre maison, cloîtrée par des murs que je ne pouvais quitter qu'après permission. L'État était désormais gardien de cette cloison. La routine quotidienne me manquait. L'interaction humaine qui m'avait si souvent déplu m'était devenue indispensable.

Le jour de mon anniversaire, ma famille avait organisé un déjeuner et au moment de couper le gâteau, ma conscience me rattrapa. Alors qu'on m'applaudissait et qu'on entonnait le refrain traditionnel, je me voyais contrainte de souffler mes bougies. En le faisant, j'acceptais la réalité. Cet anniversaire, marquait une mise à jour que je devais valider pour continuer à vivre. Je consentais au vol d'une année de ma jeunesse. Les vingtaines, les plus belles années. Les générations passées avaient vécu des années folles : à mon âge, j'aurais dû sortir, danser, vivre. Malheureusement, je n'avais pas le choix et pendant que je restais chez moi, le temps meurtrier ne s'arrêta pas.

Pourtant c'est le seul vœu que je fis en fermant les yeux. Les ayant rouverts, je me rendis compte avec émotion des sourires qui m'entouraient. Mon frère Tom m'enlaça, heureux qu'on soit de nouveau tous réunis, comme lorsqu'on était enfants, me dit-il.

Je vis alors dans ses yeux en amande une lueur différente. Ils avaient toujours étincelé d'intelligence. Mais, ce jour-là, je découvris une flamme invétérée qui m'anima à mon tour. Elle était contagieuse : je me sentais redevable de transmettre la joie qui venait de m'être passée.

Ce soir-là, lorsque je sortis faire les courses, je n'y vis plus une échappatoire, mais une mission. Le cœur léger, débordant de bonheur, je me sentais transformée, reconnaissante à la vie.

Les gens défilaient comme des robots derrière leurs chariots, les yeux éteints, les sourcils froncés. Sous le masque on devinait des lèvres pincées, des rides de contrariété.

Au rayon savon, une femme d'environ cinquante ans ronchonnait en choisissant un gel désinfectant. Le devoir m'appelait ! Je me dirigeais résolument alors vers elle, les yeux plissés par un sourire masqué, lui proposant de l'aide d'une voix joviale.

Elle se retourna intriguée de voir une jeune fille souriante, grommela qu'elle n'avait besoin de rien et se retourna. J'insistais alors pour savoir ce qui l'attristait.

- Où vivez-vous ? Ne voyez-vous pas cette pandémie ? N'achetez-vous pas du gel hydro-alcoolique en portant un masque ? Elle m'apostropha rudement.

La honte m'envahit, interpeler des étrangers était loin d'être mon habitude. Cependant, je ne m'avouais pas vaincue. Au moins nous étions en capacité d'acheter, nous n'étions pas à l'hôpital.

Honteuse à son tour, elle me donna raison, esquissa un sourire, et me remercia en se dirigeant vers la caisse. Une certaine fierté m'envahit, j'avais retrouvé ma voie, ce n'était que le début d'une longue route.

Laura, cinquante ans, maman au foyer, rentra transformée. Elle désinfectait ses courses en chantonnant et lorsque son enfant pénétra dans la pièce elle affichait un sourire, une flamme dansait sans ses yeux.

La nuit arrivée, elle embrassa avec fougue son mari et s'endormit la tête apaisée, souriante déjà à ses rêves. Ce dernier, surpris, savoura cet instant qui lui rappela leur amour de jeunesse. Il se remémora leurs aventures et perçu à sa stupéfaction une maman ravigotée. Il baisota son front ; pour une fois lisse ; et s'assoupit.

Dès potron-minet, elle ouvrit ses paupières et pris le temps d'apprécier cette belle journée avant de se diriger vers la cuisine et de préparer avec soin le petit déjeuner. Sa joie avait imprégné tous les recoins de la maison. Les murs avaient repris vie, cette prison s'était transformée en un jardin édénique.

Son fils Joseph s'installa et regarda sa mère avec étonnement. Elle avait rajeuni.

L'étudiant, n'était pas d'humeur aujourd'hui. Il voyait à peine sa petite amie, ils ne pouvaient pas aller au cinéma et devaient rentrer avant le couvre-feu. Cela rendait leur relation encore plus compliquée. Depuis la dépression de Claire sa copine, le jeune homme aurait voulu rester à ses côtés.

Malheureusement, depuis l'annonce des cours en ligne, pour faire des économies, les jeunes étudiants s'étaient réinstallés chez leurs parents respectifs. La présence des familles les éloignait quelque peu.

Sans broncher, il se servit du café, ignorant le gâteau qui parfumait la pièce. Il évitait le regard de sa mère. La joie inexplicable de cette dernière l'étouffait et par contraste accentuait son malaise.

Inquiète, la mère tâcha de connaître l'origine de ce désarroi. Il rétorqua avec un sourire niais que tout allait au mieux dans le meilleur du monde.

Tout allait mal, elle le prit dans ses bras et lui expliqua la chance qu'ils avaient tous deux d'être sains et d'être réunis.

Agacé, il se libéra, se leva et sans réfléchir deux fois prit son manteau, son masque et sortit en claquant la porte. La flamme de sa mère avait allumé une dynamite.

Le vent froid lui frappait le visage, puis des larmes chaudes coulèrent sur ces joues. Son spleen s'amplifiait depuis le début de la pandémie. Les plaisirs éphémères s'étaient arrêtés, maintenant que son emploi de temps s'était distendu, un vide l'envahissait.

Le chemin qu'il empruntait lui rappela ses anciennes habitudes l'apaisa un peu. Dans l'incertitude face à la pandémie, c'était son seul point de repère, le seul chemin qui n'avait pas changé. Retrouver Claire achèverait de le reconforter. Lorsque cette dernière lui ouvrit, ses larmes avaient séché. Le rebelle retira son masque et parvint même à sourire avant de violer la distanciation permise. Elle le serra bien fort, bravant les interdits. Ils rentrèrent, le jeune homme salua les parents puis ils se dirigèrent vers la chambre pour pouvoir discuter en toute intimité.

Le moment venu, Joseph ne savait pas par où commencer. Depuis que sa copine vivait une dépression, il était beaucoup plus attentif et prudent dans tout ce qu'il faisait ou disait. Elle brisa le silence en lui demandant simplement s'il allait bien aujourd'hui. Une question banale qui n'eut pas un effet banal.

Il hocha la tête et malicieusement demanda à Claire si elle allait bien aujourd'hui. Elle pouffa en répliquant que ça allait comme tous les jours. Comme tous les jours où elle

n'allait pas bien, toutes ces journées où elle était venue voir Joseph en pleurant ou même pire, toutes ces journées où elle n'avait même pas la force de parler.

Cependant, le jeune amoureux était fatigué, lui aussi avait besoin qu'on l'aide. Il aurait aimé qu'elle prenne soin de lui comme il l'avait fait ces derniers mois. Il aurait voulu que leur couple soit comme celui de ces parents qui ce matin s'étaient montrés si heureux.

Cette fois-ci, il ne mâcha pas ces mots et osa s'insurger contre cette passivité résignée. Il voulait qu'elle fasse un effort, qu'elle soit heureuse. Après tout ils étaient jeunes, ils devaient l'être.

Révoltée, Claire retint les bêtes qui frappaient dans sa cage, la rage qui s'enflammait dans son cœur et ne rétorqua que par un mot :

-J'essaye.

C'est tout ce qu'elle réussit à dire, pourtant elle faisait beaucoup plus que ça. Elle se battait au quotidien, contre le stress, l'anxiété, le monde. Tout le monde lui disait d'essayer ; ses parents, son psychologue, ses amis. Mais personne n'était supposé savoir aussi bien que Joseph qu'elle tentait bel et bien.

Ces mots la transpercèrent comme des couteaux. Elle se sentit trahie. Ses efforts n'avaient même pas été reconnus.

Le jeune homme avait rouvert des plaies qui désormais ressaignaient. Elle contint sa tristesse et resta muette.

De nouveau livrée à elle-même, elle enfila calmement ses bottes, balaya sa chambre du regard avant d'éteindre la lumière et de claquer la porte.

Elle prit son manteau dans l'entrée et sortit. Attristée mais d'une démarche assurée, elle se rendit au plus haut pont de la ville, un pont de sinistre réputation. Elle savoura les paysages : elle voulait les graver à jamais dans sa mémoire, les prendre avec elle, elle remplissait sa valise avant de partir.

Une fois arrivée, elle se mit à califourchon sur la rampe, et franchit le pas. Elle était désormais de l'autre côté, à quelques centimètres du vide. Elle s'apprêtait à rejoindre l'autre monde. L'actuel ne lui convenait plus, cependant elle avait peur.

Elle admira le paysage lui faisant face, il était beau. Des perles chaudes roulaient sur un visage froid, pétri. Ses yeux embués noyaient sa flamme.

Elle était tiraillée mais refusait de faire marche arrière, elle recherchait désespérément autour d'elle quelqu'un, quelque chose, un signe.

Elle avait besoin qu'on la retienne avant l'irréparable.

Je vis cette silhouette emmitouflée trembler au gré du vent. Depuis mon anniversaire, j'avais pris la ferme résolution de me rendre chaque jour sur ce pont bien connu des suicidaires. C'était mon devoir de les ramener au bonheur.

Je la retins par les épaules. Il fallait abolir la barrière qui nous séparait.

« Je suis là ». Ces trois mots glissés à son oreille avaient suffi. Tremblante, celle qui s'apprêtait à sauter du plus haut pont redoutait tout mauvais pas. Elle se retourna prudemment et s'agrippa à moi. Plus rien ne se dressait entre nous. Elle s'effondra en sanglotant comme un enfant.

Ses yeux remplis de détresse me perçaient. Je pris sa main pour la rassurer et la guider.

J'ai sonné à la porte, Tom ouvrit avec son sourire angélique. Claire laissa échapper un souffle qui fit frémir son masque. Je compris qu'elle avait souri.

Nous avons redécouvert la joie grâce à lui, ce jeune garçon qui pouvait voir le blanc lorsqu'on voyait noir. Qui voyait amour quand on voyait haine. Qui semait la joie pour récolter des sourires, un ange. Il nous manquait certainement une chose pour voir comme lui la beauté de la création.

Peut-être nous manquait-il ce fichu chromosome surnuméraire pour voir le monde transformé.

SAUVER LES AFFAMÉS

Pierre-Marckencia Dorrelus

(NB : partie retravaillée en atelier d'un texte plus long)

Hier encore ce n'était qu'un rêve. Plus de deux ans s'étaient écoulés dans l'attente de ce jour. Enfin Jane COLLMAN savourerait le fruit de son travail. Son père, Péguy COLLMAN, annoncerait la grande nouvelle au conseil d'administration de *COLLMANN ENTREPRISE* dans une assemblée générale extraordinaire qui se tiendrait ce matin-là à la première heure. Jane se sentait fière d'être la fille du propriétaire d'une compagnie de renommée internationale. Elle révisa une dernière fois ses dossiers et constata avec plaisir que l'entreprise était toujours en première position dans la production agroalimentaire : riz, pois, sucres, café... et sur tous les marchés boursiers pour ses bénéfices fructueux.

Madame COLLEMAN se rendit à la réunion comme à un examen : démarche décidée, allure impérieuse, c'était son caractère de femme d'affaires avisée. Elle se mit sur son trente et un : tailleur gris, escarpin de valeur, sac à main argenté de marque, bijoux chics et discrets. Huit heures précises : Jane et son père attendaient déjà l'arrivée de tous les membres du conseil. Ces derniers arrivèrent un à un, malgré leur impatience de connaître la raison de cette réunion. Dix minutes plus tard, monsieur COLLMAN présenta les points du jour. En dernier lieu, il annonça comme si c'était un point divers la raison majeure de la convocation : dans moins de trois mois, il comptait se retirer, laissant sa place à la tête de la compagnie à sa fille unique. Elle vice-présidait déjà depuis plus de deux décennies, il était temps qu'elle prenne le contrôle. Certains protestèrent contre cette nomination : une femme ne pourrait jamais se montrer aussi performante qu'un homme à la tête d'une multinationale ; COLLMAN ne devrait pas imposer sa fille juste après la mort de son petit-fils, Alex. C'était lui qui aurait dû assurer la succession de son grand-père. Malheureusement, un cancer du sang lui avait ôté la vie deux ans plutôt. Pourquoi alors ne pas avoir choisi son gendre ? COLLMAN haussa les épaules. Il connaissait le caractère de son gendre. Et il ne reviendrait pas sur sa décision : Jane serait à la hauteur des responsabilités qui l'attendaient. Le plus grand rêve de Jane était de s'asseoir sur la chaise de la présidence. Dans moins de trois mois, celui-ci se réaliserait.

Elle recommanda aux associés de ne pas ébruiter la nouvelle en attendant sa prise de fonction. Elle devait faire ses preuves, elle en était consciente, et gagner la confiance de tous en annonçant que son travail débiterait par un audit qu'elle effectuerait personnellement au sein de toutes les filiales. Elle garderait toutefois l'anonymat durant ces

visites : les responsables des finances de chaque succursale l'accueilleraient comme une simple auditrice. Elle se garderait de leur donner son nom de famille pour qu'ils lui répondent avec plus de sincérité. Certains administrateurs se montrèrent sceptiques, mais la plupart y virent un signe d'apaisement.

Deux semaines plus tard, elle commençait les visites. Dans une des succursales, Grégory PAUL, le comptable principal, se chargea de lui fournir les documents nécessaires et de la renseigner sur les points importants. C'est un brillant statisticien, ses tableaux étaient lumineux. Une soudaine tristesse envahit Jane à sa vue : comme il lui rappelait Alex ! Elle se ressaisit aussitôt. Elle ne devait pas juger son interlocuteur sur une vague ressemblance avec son fils. Les capacités de Grégory, son aptitude à lui fournir des éclaircissements, à l'aider dans la collecte de données, tout en lui l'impressionna. Elle le félicita sans arrière-pensée pour son professionnalisme et ne s'aperçut même pas qu'elle excusait la moindre de ses erreurs. Un lien d'amitié sincère s'était développé entre eux. Elle se promit même de nommer Grégory au poste de directeur des statistiques de l'entreprise quand elle serait aux affaires. Plus d'une fois, elle l'invita à venir dîner chez elle. Son mari fut lui aussi frappé de la ressemblance, mais depuis longtemps il ne s'opposait plus aux décisions de sa femme. Au moins, qu'elle cesse de jouer avec lui à l'auditrice indépendante. Il serait plus sain de le mettre dans la confiance. Jane fut sincèrement étonnée. « Lui dire que je suis la vice-présidente de l'entreprise ? Cela briserait notre complicité ! »

Un soir, lors d'un de ces dîners, Grégory s'ouvrit à Jane sur l'histoire de sa famille. Elle se sentit honorée de partager comme une simple amie ses souvenirs d'enfance. Elle avait bien fait de ne pas lui révéler sa fonction ! Les parents de Grégory étaient pauvres et avaient consenti de lourds sacrifices pour subvenir aux besoins de leurs six enfants. À certains moments, ils passaient des jours sans se nourrir eux-mêmes. Et le voilà, après des études universitaires chèrement payées, en train de travailler pour une multinationale qui ne se soucie guère de la faim des autres ! Qui préfère jeter les aliments non vendus à la fin de l'année plutôt que de les donner à ceux qui sont dans le besoin. Ses parents étaient fiers de sa promotion sociale, mais lui la ressentait comme une trahison. Il se permit même une remarque ironique : Jane avait préparé un dîner d'une dizaine de personnes pour eux trois ! Devant la mine stupéfaite de Jane, il précisa qu'il n'en voulait pas à l'entreprise en tant que telle, mais à sa manière de gérer les surplus de production, à son injustice. Après tout, il était question de son lieu de travail, pourquoi son avis ne compterait-ils pas ?

Jane accusa le coup et essaya de défendre ces pratiques : « C'est la loi du marché. Si nous distribuons nos surplus aux pauvres, nous perdrons non seulement les ventes, mais plus encore notre réputation, l'entreprise risque de faire faillite ! Beaucoup de pays ou de

distributeurs attendront la fin de l'année pour obtenir gratuitement les produits non vendus ! » Elle était persuadée que tout cela était normal, légitime et bénéfique : il fallait en convaincre Grégory. Devant sa moue dubitative, elle se fit plus pressante : ce n'était pas à eux de nourrir les nécessiteux. Les impôts prélevés à la compagnie devraient être amplement suffisants à l'État pour aider les plus démunis. Grégory rétorqua que ces nécessiteux, ces affamés ne se limitaient pas à ce pays. La misère aussi est une multinationale. Elle s'imposait partout dans le monde. Son pays d'origine, le Zimbabwe, en était accablé. Grégory ne comprenait pas pourquoi Jane défendait avec une telle vigueur l'entreprise, comme si elle lui appartenait ! Sans se douter de l'effet de son discours, il conclut : « Si seulement tu vivais quelques jours en Afrique, tu comprendrais tout de suite que les plus beaux raisonnements s'écroulent devant des enfants affamés ».

Cette remarque l'avait bouleversée plus profondément qu'elle ne l'aurait cru. Elle y réfléchit durant des semaines. Grégory était tout le contraire de son fils. Elle se rappelait avoir eu ce genre de discussion à maintes reprises avec Alex, deux ans plus tôt. Mais c'était elle qui défendait les idées de Grégory, à cette époque ! Elle tâchait alors d'adoucir un peu l'intransigeance d'Alex, fasciné par son grand-père et destiné à prendre sa succession. Alex ne voulait rien savoir des gens dans le besoin, il était prêt à engloutir le monde pour mieux s'enrichir. Elle en avait voulu à son père d'avoir transformé son petit-fils en un homme sans cœur. Elle avait tort : c'était l'entreprise, non le grand-père, qui avait durci Alex. Après sa mort, Jane avait dû se préparer à la présidence : sans s'en rendre compte, elle avait elle aussi changé de caractère. Elle était devenue implacable et sans pitié. Espérait-elle gagner ainsi l'estime de son père, mériter de remplacer son fils à la tête de l'entreprise ? Et voilà qu'elle recevait d'un garçon qui ressemblait à son fils les reproches qu'elle adressait jadis à celui-ci ! Pourquoi la misère des gens ne la touchait-elle plus ? Grégory l'avait guidée dans la comptabilité de l'entreprise : elle lui proposa d'être à présent son guide au Zimbabwe. Trois jours ensemble en plein cœur d'Afrique australe : on verrait alors qui avait raison. Grégory pensa qu'elle plaisantait. Cette fois, il avait tort.